



Les Libertines

*Les plus belles œuvres
de la littérature érotique
au féminin*

EDITIONS DOMINIQUE LEROY ebook

Des mêmes auteures :

Chez la même éditrice, disponibles en version numérique (cliquer sur le lien pour atteindre la fiche de l'ouvrage) :

Louise Dormienne [attribué à Renée Dunan]

Les Caprices du sexe, 2000 - 2013

Spaddy [attribué à Renée Dunan]

Dévergondages, 2001 - 2013

Colette ou les amusements de bon ton, 2000 - 2013

Vicomtesse de Cœur-Brûlant [Marquise de Mannoury d'Ectot]

Les Cousines de la Colonelle, 2000 - 2013

Wilhelmine Schroeder-Devrient

Mémoires d'une chanteuse allemande, 2000 - 2014

Les Libertines

*Les plus belles œuvres
de la littérature érotique au féminin*

Collection Bibliothèque libertine

DOMINIQUE LEROY ebook

Couverture illustrée par Francine Van Hove

Si vous désirez être tenu au courant de nos publications,
il vous suffit de nous adresser un courrier électronique à
l'adresse suivante :

Éditions Dominique Leroy
3, rue Docteur André Ragot, B.P. 313,
89103 Sens, France
Tél. : 33 (0)3 86 64 15 24
email : domleroy@enfer.com
Site internet : [Dominique Leroy ebook](http://dominiqueleroy.ebook)
<http://dominiqueleroy.izibookstore.com/>

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article L. 122-5, d'une part que "les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite" (Article L. 122-4) Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by any means, without the prior written consent of the publisher.

© 2013 by Éditions Dominique Leroy, France pour l'édition numérique.
ISBN (Multiformat) 978-2-86688-817-6
Parution : décembre 2013

SOMMAIRE

Préface

Pour Anactoria, Sappho

Pour Atthis, Sappho

À Aphrodite, Sappho

Lettre d'Héloïse à Abélard, Héloïse

L'Heptaméron, Marguerite de Navarre

Sonnets, Louise Labé

Autobiographie, extrait consacré aux anges, Thérèse d'Avila

Lettres portugaises, Marina Alcoforado

Le Général Dourakine (extrait), Sophie Rostopchine, comtesse de Ségur

Les Cousines de la colonelle, (première partie) marquise de Mannoury d'Ectot

Ondine, Renée Vivien

Mémoires d'une chanteuse allemande, (deuxième partie)

Wilhelmine Schroeder-Devrient

La Bouche, Marie Nizet

Les Caprices du sexe, Renée Dunan

L'Ingénue libertine (extrait), Sidonie Gabrielle Colette

PRÉFACE

Le mot « érotisme » du grec *erôs*, amour, apparaît dans la langue française en 1794 et prend son sens moderne avec les romantiques ; il entre dans le vocabulaire courant après la révolution sexuelle des années soixante et ne trouvera sa légitimité qu'avec Pie XII qui permettra aux catholiques la recherche d'un amour non génésique.

C'est pourquoi, de l'Antiquité à l'orée du XXI^e siècle, la prégnance de l'érotisme prendra des formes diverses selon les époques.

Les contextes culturel, social, économique et politique collaborent aux mœurs amoureuses : ils stimulent ou inhibent, imposent ou lèvent les tabous, engagent à la pudeur ou incitent à la hardiesse.

Simple reproductrices, les femmes n'avaient droit ni à l'éducation, ni à la vie publique, ni à la parole. Françoise Giroud le dit fort bien : « On ne sait de quel jour de quel siècle les hommes comprirent qu'ils avaient leur part dans la fabrication des enfants. Ce fut un désastre. Jusque-là, les femmes allaient librement. Elles se retrouvèrent bouclées « à la maison ». Le risque qu'elles puissent donner vie à l'enfant d'un autre était intolérable. Il ne fut pas toléré. Ainsi la femme est-elle devenue la propriété de l'homme. Son sort fut scellé. Il faudra plus de vingt-cinq siècles pour qu'il soit sérieusement remis en question. »

Les femmes n'écriront des textes amoureux, gaillards, libertins ou érotiques que pendant les périodes de liberté politique, d'économie florissante et ce seront toujours des femmes privilégiées qui, issues d'un milieu aisé ou aristocratique, auront eu accès, par exception, à l'éducation, à la culture et à la connaissance.

Dans l'Antiquité, vivant libre à Lesbos, dans une des petites entités politiques indépendantes grecques, alors qu'à Athènes les femmes étaient réduites à la vie domestique, Sappho incarnera la femme libérée ; elle sera la première représentante du lyrisme « luxuria ». Célébrée de son vivant, elle chantait ses sentiments les plus intimes.

Il faut attendre le Moyen Âge et son amour courtois pour retrouver une femme qui osera dire ses désirs sexuels : Héloïse, et ses lettres bouleversantes qui se rangent parmi les textes amoureux majeurs de la littérature française. Archétype de l'amour interdit, elle incarne l'humanisme médiéval.

À la Renaissance, la liberté d'esprit et la libération des mœurs dominant. L'amour charnel a inspiré bien des œuvres, même à travers le sacré, comme certaines sculptures de cathédrales très explicites. Cependant nombre de femmes écrivirent des livres qui célébraient l'amour platonique. Marguerite de Navarre narra des gaillardises mettant en scène le mari trompé, la femme bafouée : la sexualité s'exerce toujours par une rouerie, l'amour se fait sous le regard d'autrui, il devient plus explicite. Louise Labé en sera la prosélyte en exprimant clairement ses

passions physiques.

Au XVII^e siècle, on ne trouvera que les *Lettres de la religieuse portugaise*, Mariana Alcoforado, pour exprimer l'absence de l'aimé, pour dévoiler à l'autre ce qu'elle a constaté en elle et qui appartient à la nature; ce sera sa seule et véritable jouissance.

Au XVIII^e siècle, on assiste à l'apogée de la liberté et de l'imagination sexuelles. Le libertinage est érigé en morale, en principe de vie et ce sera Félicité de Choiseul-Meuse, avec *Julie ou j'ai sauvé ma rose*, qui deviendra sans conteste le premier écrivain érotique féminin de la langue française.

Puis le XIX^e siècle verra le mot « érotisme » éclater avec des romans qui n'oublieront aucune composante de la sexualité, du sadisme à la scatologie en passant par l'homosexualité, avec notamment *Les Cousines de la Colonelle*, de la marquise de Mannoury d'Ectot, les poèmes de Renée Vivien, les *Mémoires* de Wilhelmine Schroeder-Devrient, ceux de Céleste Mogador, et enfin Marie-Aurélie Chartroule et Rachilde.

Au début du XX^e siècle, il semble que ce soit le phénomène lesbien qui polarise l'imagination érotique avec Liane de Pougy, Natalie Clifford-Barney, Colette, Lucie Delarue-Mardrus et enfin Renée Dunan qui, sous divers pseudonymes, fut la première femme à publier des romans pornographiques. Puis vinrent Anaïs Nin, Pauline Réage et Emmanuelle Arsan ; la porte était ouverte.

À partir des années mille neuf cent quatre-vingt, les femmes, enfin, ne craignent plus d'exposer publiquement leurs désirs, leurs fantasmes. Elles ne veulent plus qu'on parle à leur place de leur

sexualité. Par l'écriture elles se mettent à nu, elles se livrent complètement, sans réserve ni tabou.

De Sappho, première femme libre, à O, l'enchaînée de Dominique Aury, les femmes, malgré de nombreuses vicissitudes et tout en décrivant surtout l'amertume de l'amour, comme la princesse de Clèves, Héloïse, la religieuse portugaise ou le sadisme rose de la comtesse de Ségur, disent toutes l'amour d'une femme qui aime une femme, un homme ou tout simplement l'autre qui ne l'aime pas.

Cependant, l'érotisme est toujours présent et va au-delà de la proie charnelle, il dit une pure passion spirituelle qui n'a de cesse que d'être suivie par le corps. La quête de l'érotisme procède du sacré. L'acte d'aimer n'est pas érotique en soi, mais son évocation, son invocation, et surtout sa suggestion peuvent l'être.

Cet ouvrage à travers les libertines de la littérature est donc tout simplement une promenade dans l'évolution sensuelle des femmes, et surtout dans leur façon d'exprimer le sentiment amoureux et leurs tourments intimes.

Dominique Leroy

SAPPHO

VII^e-VI^e siècle av. J.-C.

POÉSIES

Née à Mytilène dans l'île de Lesbos, l'une des grandes îles grecques proches de la côte turque, vers 612 av. J.-C., Sappho fut la première poétesse érotique de l'Antiquité : elle appartenait à l'aristocratie. Elle fut mariée très jeune et eut une fille, Cléis. C'est à peu près tout ce qu'on sait d'elle.

Dans l'île de Lesbos, les femmes profitaient de toutes les libertés sexuelles à l'égal des hommes, alors qu'elles se taisaient à Athènes, ce qui permit à Sappho d'exprimer sans pudeur ses préférences féminines et ses sentiments les plus intimes ; l'homosexualité féminine semblait tout aussi naturelle que son équivalent masculin. Sappho écrivit ses premiers poèmes à l'âge de 17 ans sur le thème de l'amour, du désir. Elle célébrait la beauté et la grâce féminines, elle inventa la strophe qui porte son nom.

Bien qu'elle ne se préoccupât guère de politique, elle eut maille à partir avec le tyran Melanchros qui l'exila. Elle vécut près de dix ans en Sicile en

continuant à exercer son art. Pittacos, qui délivra Lesbos, lui permit de revenir. Dès son retour, elle créa une école destinée aux jeunes filles de l'aristocratie à qui elle enseignait la musique, la poésie, le chant et la danse. Elle se consacrait à l'éducation et à la création et ses poèmes devinrent très vite célèbres dans l'ensemble du monde hellénique. La reconnaissant comme une grande poétesse, Platon fit d'elle une fille de Zeus :

Il y a neuf Muses, dit-on combien étourdiment !
Voici encore Sappho, de Lesbos, la dixième.

Plutarque fit son éloge, Ovide la plaça dans sa galerie des grandes amoureuses (les Héroïdes), Catulle et Horace traduisirent et imitèrent ses vers ; elle inspira la littérature et l'art moderne (Baudelaire, Marguerite Yourcenar, Leopardi, Foscolo). Celle qui disait descendre de Pentilo, fils d'Oreste et petit-fils d'Agamemnon, rien de moins, fut la première femme à élever sa voix et son génie dans le monde antique.

D.L.

Pour Anactoria

D'aucuns ont pensé que la plus belle chose
Qui nous éblouisse est le lever du jour,
Et d'autres, le soir étoilé. Je suppose,
Moi, que c'est l'amour.

Hélène (Cypris changée en faible femme)
Dans tout l'univers ne vit qu'un seul objet
Par qui s'éteignit la gloire de Pergame :
Un jeune berger !

Notre cœur, toujours, s'affole lorsqu'il aime ;
Les vœux de nos chairs aveuglent nos combats.
Anactoria, tu me parais, toi-même,
Ne te douter pas

Que tu m'as ravi la vierge aux deux amphores,
Plus chère à mon cœur et plus belle à mes yeux
Que l'aube naissante et tous les météores
Que traînent les cieux.

Certes, je connais que ma main de mortelle
Ne saurait sans fin remporter le laurier,
Et je ne reproche à ta chance cruelle
Que de m'oublier.

HÉLOÏSE

1101-1164

LETTRE D'HÉLOÏSE À ABÉLARD

On sait peu de chose sur les origines d'Héloïse, née vers 1101 ; elle appartenait à une famille aristocratique, nièce du chanoine parisien Fulbert. Elle rencontra, alors qu'elle n'avait pas plus de 16 ans, Abélard, chanoine de Notre-Dame-de-Paris, qui enseignait la théologie scolastique et la logique.

Il devint son précepteur, la séduisit, la posséda ; un fils, Astrolabe, naquit de cette union. Enfin, les amants se marièrent en secret. Ils continuèrent à se rencontrer clandestinement lorsque la nouvelle de leur mariage éclata au grand jour ; Héloïse se réfugia alors parmi les religieuses d'Argenteuil, sans toutefois prononcer ses vœux, pour permettre à Abélard de poursuivre sa carrière ecclésiastique.

Fulbert, l'oncle d'Héloïse, croyant à un abandon d'Abélard, décida de se venger et le fit émasculer.

Après le drame, Héloïse prit le voile et devint abbesse au Paraclet près de Nogent-sur-Seine. Abélard reprit ses cours puis se retira à Saint-Gildas-de-Ruys, dans le golfe du Morbihan, après la condamnation par l'Église de sa doctrine au concile

de Soissons (1121). Abélard resta son directeur et ils continuèrent à s'écrire.

Cette histoire d'amour devenue légendaire fait d'Héloïse, féministe du XII^e siècle, une grande amoureuse qui n'hésite pas dans ses lettres à parler des « enivrements de la volupté », de la « fornication » et de ses « désirs », même lorsqu'ils surviennent en plein office religieux.

Abbesse exemplaire, femme hors norme par sa culture pour cette époque qui découvrit la boussole, les moulins à vent et l'orange rapportée par les croisés, amante passionnée, Héloïse meurt le 16 mai 1164 en laissant une correspondance remarquable, aussi sulfureuse que savante.

D.L.

cause de la femme qu'il avait prise. Lui que le Seigneur avait choisi pour construire Son Temple, de préférence au Juste David, son père, sombra dans l'idolâtrie jusqu'à la fin de sa vie. Il abandonna le culte du vrai Dieu, lui qui L'avait prêché et enseigné. Le très saint homme Job eut à soutenir un combat supplémentaire, très rude, contre sa femme qui l'excitait au blasphème. Le Tentateur savait très bien, il avait souvent vérifié qu'il était très facile, par les femmes, d'abattre les hommes. Sa malice venant du fond des âges jusqu'à toi, il a perdu par le mariage celui qu'il n'avait pas pu perdre par la fornication. Il a fait qu'un bien soit un mal, alors que toi-même, tu n'avais pas fait du mal un mal.

Quant à moi, il n'a pas pu m'entraîner, grâce à Dieu, à te trahir comme les autres femmes. Je n'ai pas ce crime sur la conscience. Cependant, toutes mes fautes passées empêchent que je sois tout à fait innocente de notre malheur actuel. Quand j'étais esclave de ma sensualité, j'ai mérité ce que je souffre aujourd'hui. C'est la conséquence logique de ma conduite passée. À mauvais commencement, mauvaise fin. Il est juste que je souffre longuement, dans mon cœur, ce que tu as souffert subitement, dans ta chair, et qu'ainsi il y ait une sorte de réparation.

J'avoue en effet que je ne trouve pas dans mon pauvre cœur assez de repentir pour plaire à Dieu. Je ne peux pas m'empêcher de trouver trop cruel le sort qu'il t'a fait subir, et je L'offense par mon indignation, au lieu de Le satisfaire par la pénitence. Comment peut-on dire qu'on fait pénitence, même en portant un cilice sur la peau, si l'esprit n'a pas

renoncé à l'idée de pécher, s'il brûle de concupiscence ? Il est facile de confesser ses fautes et de s'en accuser, et de s'infliger à soi-même des châtements corporels. Mais il est difficile d'extirper de son cœur le désir des plus grandes jouissances. Voilà pourquoi le saint homme Job, après avoir dit : « Je plaiderai contre moi-même », c'est-à-dire je délierais ma langue, j'ouvrirai la bouche pour m'accuser, en confession, de mes péchés, ajoute aussitôt : « Je parlerai dans l'amertume de mon âme. » Ce que saint Grégoire explique ainsi : « Il y en a qui avouent leurs fautes à haute voix, et disent en riant ce qu'ils devraient dire en pleurant. Ils ne savent pas ce que c'est que de gémir en se confessant. » Il ne suffit donc pas de dire qu'on déteste ses fautes, il faut les regretter amèrement, afin que cette amertume nous fasse expier ce que nous avouons.

Rare est cette amertume du vrai repentir, nous dit saint Ambroise. « Il est plus facile de conserver son cœur pur que de l'avoir réellement contrit. » Pour moi, j'ai trouvé si doux les plaisirs des amants que nous avons goûtés ensemble autrefois, que je ne peux ni les désapprouver ni les oublier. De quelque côté que je me tourne, ils se représentent toujours vivement à mes yeux. Et leurs images me poursuivent dans le sommeil. Pendant la célébration de la messe, où je devrais m'adonner à la pure prière, des fantasmagories obscènes s'emparent de mon imagination, et je suis plus occupée de turpitudes que d'oraison. Au lieu de gémir sur ce que j'ai commis, je soupire après ce que je ne peux plus commettre.

Ce n'est pas seulement notre amour, mais

MARGUERITE DE NAVARRE

1492-1549

L'HEPTAMÉRON

La première édition de L'Heptaméron publiée en 1558 par Pierre Boaistuau a pour titre Histoire des fortunez et ne porte pas de nom d'auteur. Cette édition est totalement incomplète et l'œuvre originale n'y est aucunement respectée. En 1559, un des familiers de la reine de Navarre, Claude Gruget, donna une autre édition ; les nouvelles furent replacées dans l'ordre qu'elles devaient avoir, le nom de l'auteur fut dévoilé et le titre Heptaméron donné au recueil. Toutefois, les passages scabreux n'étaient pas reproduits. Il fallut attendre 1853 pour obtenir à partir des manuscrits une lecture correcte de l'œuvre de cette contemporaine de Rabelais.

« Chez Marguerite de Navarre, le voile de la pudeur commence à devenir transparent, mais l'amant ce n'est pas encore l'homme et son sceptre, c'est Jésus. Pour elle, il est évidemment plus naturel de dire à Jésus ce qu'on dit couramment, mais en coulisse, à l'homme que l'on aime »

Ô Jésus-Christ, mon tourment et ma mort,
En mon tourment soyez-moi réconfort,
Et en ma mort ma vie être te plaise;
Embrasse-moi et m'aime si très fort
Que ton amour fasse en moi tel effort
Que fortement je t'embrasse et te baise.
Voir et dedans l'amoureuse fournaise
Fais-moi brûler pour être à toi semblable,
Afin qu'amour de désirer s'apaise
Par l'union du seul bien désirable...

Ces nouvelles, qui se veulent un pendant français au Décaméron de Boccace que Marguerite de Navarre fit traduire pour la première fois en français, ont longtemps fait partie de la littérature friponne. Mais c'est beaucoup plus que cela. En effet, Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François 1er, fut une des premières femmes à décrire sans complaisance les aventures amoureuses (on dirait aujourd'hui « érotiques ») d'une époque qui redécouvre l'existence du corps, un tableau des mœurs françaises de la Renaissance.

D.L.

HUITIÈME NOUVELLE

Un quidam ayant couché avec sa femme au lieu de sa chambrière y envoya son voisin qui le fit cocu sans que sa femme en sût rien.

En le comté d'Alès y avait un homme, nommé Bornet, qui avait épousé une honnête femme de bien, de laquelle il aimait l'honneur et la réputation, comme je crois que tous les maris qui sont ici font de leurs femmes. Et combien qu'il voulût que la sienne lui gardât loyauté, si ne voulait-il pas que la loi fût égale à tous deux, car il alla être amoureux de sa chambrière, auquel change il ne gagnait que le plaisir qu'apporte quelquefois la diversité des viandes. Il avait un voisin de pareille condition que lui, nommé Sandras, tambourin et couturier : et y avait entre eux telle amitié que, hormis la femme, n'avaient rien parti ensemble. Par quoi il déclara à son ami l'entreprise qu'il avait sur sa chambrière, lequel non seulement la trouva bonne, mais aida de tout son pouvoir à la parachever, espérant avoir part au butin. La chambrière, qui ne s'y voulut consentir, se voyant pressée de tous côtés, l'alla dire à sa maîtresse, la priant de lui donner congé de s'en aller chez ses parents, car elle ne pouvait plus vivre en ce tourment. La maîtresse, qui aimait bien fort son mari duquel souvent elle avait eu soupçon, fut bien aise d'avoir gagné ce point sur lui, et de lui pouvoir montrer justement qu'elle en avait eu

doute. Dit à sa chambrière : « Tenez bon, m'amie, tenez peu à peu bons propos à mon mari, et puis après lui donnez assignation de coucher avec vous en ma garde-robe. Et ne faillez à me dire la nuit qu'il devra venir, et gardez que nul n'en sache rien. » La chambrière fit tout ainsi que sa maîtresse lui avait commandé, dont le maître fut si aise qu'il en alla faire la fête à son compagnon, lequel le pria, vu qu'il avait été du marché, d'en avoir le demeurant. La promesse faite et l'heure venue, s'en alla coucher le maître, comme il cuidait, avec sa chambrière. Mais sa femme, qui avait renoncé à l'autorité de commander pour le plaisir de servir, s'était mise en la place de sa chambrière. Et reçut son mari non comme femme, mais feignant la contenance d'une fille étonnée, si bien que son mari ne s'en aperçut point.

Je ne vous saurais dire lequel était plus aise des deux, ou lui de penser tromper sa femme, ou elle de tromper son mari. Et quand il eut demeuré avec elle, non selon son vouloir, mais selon sa puissance qui sentait le vieux marié, s'en alla hors de la maison où il trouva son compagnon, beaucoup plus jeune et plus fort que lui. Et lui fit la fête d'avoir trouvé la meilleure robe qu'il avait point vue. Son compagnon lui dit : « Vous savez que vous m'avez promis ? » – « Allez donc vite, dit le maître, de peur qu'elle ne se lève ou que ma femme ait affaire d'elle. » Le compagnon s'y en alla, et trouva encore cette même chambrière que le mari avait méconnue, laquelle, cuidant que ce fût son mari, ne le refusa de chose que lui demandât (j'entends demander pour prendre, car il n'osait parler). Il y demeura bien plus longuement que non pas le mari,

LOUISE LABÉ

1524-1566

POÉSIES

« Jamais une poétesse n'avait exprimé avec autant de franchise sa vie intime. Avec Louise Labé s'amorce un début de révolution des femmes face à leur obligation de se taire et de n'être, dans les décors, qu'un complément plus ou moins utile. C'est la première et qui ose l'écrire. Avec elle, l'aimé prend enfin une dimension charnelle, l'amante avoue sa passion et ses besoins charnels, l'inquiétant mystère des fusions amoureuses qui réduisait la femme à un objet propre à la reproduction s'exprime enfin dans l'égalité.¹ »

À l'époque où la Pléiade se cristallisait autour de Ronsard, Du Bellay, de Tyard et Baïf, sur les bords du Rhône, celle que l'on surnommait « La Belle Cordière » (elle était fille et femme de cordier) composait une œuvre consacrée à l'érotisme et à l'amour charnel. Louise Labé, poétesse française de la Renaissance, fut la première femme qui traduisit dans ses vers la

¹ Pierre Béarn

sensualité et la passion qui l'habitaient. Cette mondaine, d'une grande beauté, tenait salon littéraire à Lyon. Elle écrivit une œuvre poétique composée de trois élégies et vingt-quatre sonnets qui furent publiés en 1555, ainsi qu'une œuvre en prose, Le Débat de folie et d'amour.

D.L.

Sonnets

Ô beaux yeus bruns, ô regards destournez,
Ô chaus soupirs, ô larmes espendues,
Ô noires nuits vainement atendues,
Ô jours luisans vainement retournez :

Ô tristes pleins, ô désirs obstinez,
Ô temps perdu, ô peines despendues,
Ô mile morts en mile rets tendues,
Ô pires maus contre moy destinez.

Ô ris, ô front, cheveux, bras, mains et doigts :
Ô lut pleintif, viole, archet et vois :
Tant de flambeaus pour ardre une femmelle !

De toy me plein, que tant de feus portant,
En tant d'endroits d'iceus mon cœur tâtant,
N'en est sur toy volé quelque estincelle.

Baise m'encor, rebaise moy et baise :
Donne m'en un de tes plus savoureux,
Donne m'en un de tes plus amoureux :
Je t'en rendray quatre plus chaus que braise.

Las, te pleins-tu ? Ça que ce mal j'apaise,
En t'en donnant dix autres doucereus.

THÉRÈSE D'AVILA

1515-1582

AUTOBIOGRAPHIE

Teresa de Ahumada y Cepeda est née à Avila, en Espagne, en 1515. Après une adolescence frivole, jouissant d'une grande beauté, elle entra au couvent d'Avila pour parfaire son éducation. Ce n'est qu'en 1553 qu'elle répondit complètement à l'appel de son « Divin Époux ».

Celle qui demandait à Dieu : « Qu'il me donne un baiser de sa bouche », a écrit des textes extatiques dans lesquels la jouissance charnelle n'est jamais absente. C'est cela la grâce de la transverbération.

D.L.

AUTOBIOGRAPHIE

EXTRAIT CONSACRÉ AUX ANGES

C'est à ce degré qu'il plut plusieurs fois au Seigneur de me donner cette vision : je voyais près de moi, à ma gauche, un ange dans sa forme corporelle, ce qu'il ne m'arrive de voir que très exceptionnellement. Ils m'apparaissent souvent, mais je ne les vois pas, cette vision est comme la première de celles dont j'ai parlé précédemment. Mais il plut au Seigneur de me montrer l'ange sous cette forme. Il n'était pas grand, plutôt petit, d'une grande beauté, son visage très enflammé le désignait comme des plus élevés, qui semblent tout embrasés : il doit s'agir de ceux qu'on appelle chérubins, car ils ne me disent pas leurs noms, mais je vois bien qu'au ciel il y a tant de différences entre certains anges et d'autres, et de ces autres à d'autres encore, que je ne puis rien affirmer. Je voyais dans ses mains un long dard en or, avec, au bout de la lance, me semblait-il, un peu de feu. Je croyais sentir qu'il l'enfonçait dans mon cœur à plusieurs reprises, il m'atteignait jusqu'aux entrailles, on eût dit qu'il me les arrachait en le retirant, me laissant tout embrasée d'un grand amour de Dieu. La douleur était si vive que j'exhalais ces gémissements dont j'ai parlé, et la suavité de cette immense douleur est si excessive

MARIANA ALCOFORADO

1640-1723

LETTRES PORTUGAISES

Publiées en janvier 1669, à Paris, par Claude Barbin, les Lettres portugaises ne portaient pas de mention d'auteur. Cependant dans un avis au lecteur, l'éditeur précisait : « j'ai trouvé les moyens, avec beaucoup de soins et de peine, de recouvrer une copie correcte de la traduction de cinq lettres portugaises qui ont été écrites à un gentilhomme de qualité qui servait en Portugal. » On ne devait pas tarder à connaître le nom du destinataire qui en avait fait circuler des copies avant qu'elles ne soient publiées, sans doute par vantardise. Et dès la troisième édition publiée à La Haye en 1690, on trouve le nom du chevalier à qui ces lettres étaient destinées, le comte de Chamilly, dit alors le comte de Saint-Léger Saint-Simon, dans ses Mémoires, en livre une description peu amène : « C'était un grand et gros homme le meilleur homme du monde, le plus brave et le plus plein d'honneur, mais si bête et si lourd qu'on ne comprenait pas qu'il pût avoir quelque talent pour la guerre... À le voir et à l'entendre, on n'aurait

jamais pu se persuader qu'il eût inspiré un amour aussi démesuré que celui qui est l'âme de ces fameuses Lettres portugaises. »

En revanche, il faudra attendre 1810 et une note de Boissonade pour connaître enfin l'auteur de ces cinq lettres magnifiquement enflammées : « Sur mon exemplaire de l'édition des Lettres portugaises, de 1669, il y a cette note, d'une écriture qui m'est inconnue : la religieuse qui a écrit ces lettres se nommait Mariana Alcoforado, religieuse à Beja, entre l'Estrémadure et l'Andalousie. »

Ces cinq lettres passionnées, d'un désespoir lucide sur le plaisir et la douleur de l'amour, annoncent l'analyse des passions de Madame de La Fayette. Stendhal les commentera en ces termes : « Il faut aimer comme la religieuse portugaise et avec cette âme de feu dont elle nous a laissé une si vive empreinte dans ses lettres immortelles. »

Mariana Alcoforado nous livre dans ses lettres l'un des plus beaux monologues de la littérature.

D.L.

PREMIÈRE LETTRE

Considère, mon Amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance. Ah ! malheureux ! tu as été trahi et tu m'as trahie par des espérances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avais fait tant de projets de plaisirs ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qui ne peut être comparé qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoi ? cette absence à laquelle ma douleur, tout ingénieuse qu'elle est, ne peut donner un nom assez funeste me privera donc pour toujours de regarder ces yeux dans lesquels je voyais tant d'amour et qui me faisaient connaître des mouvements qui me comblaient de joie, qui me tenaient lieu de toutes choses et qui enfin me suffisaient ? Hélas ! les miens sont privés de la seule lumière qui les animait, il ne leur reste que des larmes et je ne les ai employés à aucun usage qu'à pleurer sans cesse depuis que j'appris que vous étiez enfin résolu à un éloignement qui m'est si insupportable qu'il me fera mourir en peu de temps.

Cependant il me semble que j'ai quelque attachement pour des malheurs dont vous êtes la seule cause : je vous ai destiné ma vie aussitôt que je vous ai vu et je sens quelque plaisir en vous la sacrifiant. J'envoie mille fois le jour mes soupirs vers vous, ils vous cherchent en tous lieux et ils ne me rapportent, pour toute récompense de tant d'inquiétudes, qu'un avertissement trop sincère que

me donne ma mauvaise Fortune, qui a la cruauté de ne souffrir pas que je me flatte et qui me dit à tous moments : « Cesse, cesse, Mariana infortunée, de te consumer vainement et de chercher un amant que tu ne verras jamais, qui a passé les mers pour te fuir, qui est en France au milieu des plaisirs, qui ne pense pas un seul moment à tes douleurs et qui te dispense de tous ces transports desquels il ne te sait aucun gré. »

Mais non, je ne puis me résoudre à juger si injurieusement de vous, et je suis trop intéressée à vous justifier ; je ne veux point m'imaginer que vous m'avez oubliée. Ne suis-je pas assez malheureuse sans me tourmenter par de faux soupçons ? Et pourquoi ferais-je des efforts pour ne me plus souvenir de tous les soins que vous avez pris de me témoigner de l'amour ? J'ai été si charmée de tous ces soins que je serais bien ingrate si je ne vous aimais avec les mêmes emportements que ma passion me donnait quand je jouissais des témoignages de la vôtre. Comment se peut-il faire que les souvenirs des moments si agréables soient devenus si cruels ? Et faut-il que contre leur nature, ils ne servent qu'à tyranniser mon cœur ? Hélas ! votre dernière lettre le réduisit en un étrange état ; il eut des mouvements si sensibles qu'il fit, ce semble, des efforts pour se séparer de moi et pour vous aller trouver. Je fus si accablée de toutes ces émotions violentes que je demeurai plus de trois heures abandonnée de tous mes sens ; je me défendis de revenir à une vie que je dois perdre pour vous, puisque je ne puis la conserver pour vous ; je revis enfin, malgré moi, la lumière ; je me flattais de sentir que je mourais d'amour, et d'ailleurs j'étais bien aise de n'être plus exposée à voir mon cœur déchiré par la douleur de

SOPHIE ROSTOPCHINE, COMTESSE DE
SÉGUR

1799-1874

LE GÉNÉRAL DOURAKINE
(EXTRAIT)

Le monde manichéen de la comtesse de Ségur, destiné à donner une morale aux enfants d'ailleurs bien désuète aujourd'hui, mérite une seconde lecture. Tant dans Les Petites Filles modèles que dans Le Général Dourakine, on peut découvrir des trésors de perversité.

D.L.

VISITE QUI TOURNE MAL

Le capitaine ispravnik était chez lui et ne fut pas surpris de la visite de Mme Papofski, car il connaissait toute l'étendue de ses pouvoirs, la terreur qu'il inspirait, et la soumission que chacun était tenu d'apporter à ses volontés et à ses ordres. Il était très bien avec le gouverneur, qui le croyait un homme rigide, sévère, mais honnête et incorruptible, de sorte que les décisions de ce terrible capitaine ispravnik étaient sans appel. C'était un homme d'un aspect dur et sévère. Il était grand, assez gros, roux de chevelure et rouge de peau ; son regard perçant et rusé effrayait et repoussait. Ses manières et son langage mielleux augmentaient cette répulsion. Mme Papofski le voyait pour la première fois. Il la fit entrer dans son cabinet.

« Yéfime Vassiliévitch, lui dit-elle en entrant, c'est à vous que mon oncle a remis les papiers par lesquels il donne la liberté à tous ses gens ?

LE CAPITAINE ISPRAVNIK

Oui, Maria Péetrovna, ils sont entre mes mains.

MADAME PAPOFSKI

Et ne peuvent-ils pas en sortir ?

[...]

Ocipe, Feudore, prenez cette femme et menez-la dans le salon privé. »

Malgré sa résistance, Mme Papofski fut enlevée par ces hommes robustes qu'elle n'avait pas aperçus, et entraînée dans un salon petit, mais d'apparence assez élégante. Quand elle fut au milieu de ce salon, elle se sentit descendre par une trappe à peine assez large pour laisser passer le bas de son corps ; ses épaules arrêtaient la descente de la trappe ; terrifiée, ne sachant ce qui allait lui arriver, elle voulut implorer la pitié des deux hommes qui l'avaient amenée, mais ils étaient disparus ; elle était seule. À peine commençait-elle à s'inquiéter de sa position, qu'elle en comprit toute l'horreur ; elle se sentit fouettée comme elle aurait voulu voir fouetter ses paysans. Le supplice fut court, mais terrible. La trappe remonta, la porte du petit salon s'ouvrit.

« Vous pouvez sortir, Maria Pétrovna », lui dit le capitaine ispravnik qui entra, en lui offrant le bras d'un air souriant.

Elle aurait bien voulu l'injurier, le souffleter, l'étrangler, mais elle n'osa pas et se contenta de passer devant lui sans accepter son bras.

« Maria Pétrovna, lui dit le capitaine ispravnik en l'arrêtant, j'ai eu l'honneur de vous offrir mon bras ; est-ce que vous voudriez recommencer une querelle avec moi ? Non, n'est-ce pas ?... Ne sommes-nous pas bons amis ? ajouta-t-il avec un sourire charmant. Allons, prenez mon bras : j'aurai l'honneur de vous conduire jusqu'à votre voiture. Ne mettons pas le public dans nos confidences ; tout cela doit rester entre nous. »

Mme Papofski, encore tremblante, fut obligée d'accepter le bras de son ennemi, qui lui parla de la façon la plus gracieuse ; elle ne lui répondit pas.

MARQUISE DE MANNOURY D'ECTOT

1835 (?) - 1890 (?)

LES COUSINES DE LA COLONELLE

L'édition originale des Cousines de la colonelle, « roman galant naturaliste », fut publiée en 1880 par Gay et Doucé, célèbres éditeurs de littérature érotique, sous le pseudonyme de vicomtesse de Cœur Brûlant. On sait aujourd'hui que son auteur fut la marquise de Mannoury d'Ectot, petite-fille du chimiste Nicolas Leblanc. « La petite-fille de Leblanc était donc devenue antibonapartiste et antirépublicaine, états d'esprit assez bien vus à l'époque. Elle acquit le titre de marquise en se mariant vers 1856 et se piqua assez tôt de belles lettres. Après un mémoire sur Leblanc, elle écrivit aussi les Mémoires d'un tailleur pour dames, sous le pseudonyme cartésien de Femme Masquée. Jules Claretie – qui était le Bertrand Poirot-Delpech du temps, lui aussi dans un fauteuil à l'Académie française – avait toutes les raisons du monde de déclarer 1880 année pornographique. Certes, Eugène Sue et Émile Zola étaient visés, mais nul mineur n'avait encore coupé la verge d'un tyran. La cible intéressait tout le naturalisme.² »

² J.-M. Lo Duca

La marquise tenait salon dans son château normand, près d'Argentan, et recevait des poètes et des artistes : Paul Verlaine, le compositeur Charles de Sivry, Charles Cros, Guy de Maupassant, Félicien Rops, etc. Bientôt ruinée, elle vint à Paris et se mit à écrire des romans libertins.

D. L.

CHAPITRE IV

Julia n'avait pas perdu un mot de la conversation de Mme Briquart et de Florentine ; elle n'avait pu d'abord se rendre compte du motif des silences entrecoupés de soupirs qu'elle constatait ; mais la glace de la psyché, penchée rapidement par elle, lui avait permis de comprendre suffisamment ce qui jusqu'alors était resté pour son entendement lettre morte.

Elle eut bien l'idée, le soir venu, de demander à sa cousine de l'éclairer sur certains détails dont son esprit ne concevait pas clairement le sens.

Une réflexion tout évangélique lui traversa l'esprit : « Cherchez et vous trouverez », est-il écrit. Ce fut ce qu'elle se promit de faire le lendemain en visitant la bibliothèque de Georges. Mais l'heure du repos n'étant pas sonnée, elle voulut essayer de connaître *de visu* la conformation de ce sanctuaire féminin où s'élaborent les destinées du monde.

Laisant glisser sur ses pieds roses et blancs le nuage de batiste qui l'enveloppait, elle se plaça devant son armoire à glace, d'abord fort confuse de se voir dans sa nudité ; puis l'émotion inséparable de tout début s'étant calmée, elle arrêta ses regards sur une belle statue, dont la glace lui renvoyait l'image, et resta muette, frappée d'admiration. La jeune fille avait visité trop de musées, avait le sens du beau trop développé pour ne pas comprendre qu'elle contemplait le galbe d'une femme admirablement belle.

Grande, svelte, bien cambrée, sa taille souple, comme d'instinct, prenait une pose voluptueuse ; les

boutons de ses seins de vierge se dressaient effarés, tachetant de leurs fraises roses la neige qui les environnait.

Julia personnifiait le type de ces brunes blanches, nerveuses, au sang chaud, mais dont les ardeurs concentrées à l'intérieur ne rougissent point habituellement la peau.

Sa grotte d'amour, voilée par une toison noir jais, ondulée comme les anneaux des cheveux retombant à demi sur ses épaules, fixa vite ses regards.

Elle l'avait bien vu : c'était là que la cousine avait mis le doigt ; là était donc la clef de ces mystères d'amour dont tout lui parlait et que, cependant, bien qu'elle fût l'aînée de Florentine, elle ignorait encore.

Elle se caressa, passa et repassa son doigt, sa main de tous les côtés, mais, inexpérimentée, n'éprouva d'autre sensation qu'une sorte d'excitation, d'énervement.

« Il y a autre chose, se dit-elle, dépitée ; je veux le savoir et je le saurai. »

Ce fut sur cette résolution que la curieuse s'endormit.

Dès longtemps avant que les nouveaux mariés et Mme Briquart fussent sortis de chez eux, Julia avait fouillé dans tous les coins de la bibliothèque : elle y trouva d'abord la délicieuse bucolique sortie du cerveau de Longus et qu'il a baptisée du nom euphonique de *Daphnis et Chloé*. La feuilletant au hasard, elle l'ouvrit au chapitre où est dépeint le moment charmant où les deux naïfs enfants essaient, en se mettant bien près l'un de l'autre, de calmer des ardeurs qu'ils ne font qu'augmenter ; elle ferma le volume et le cacha dans sa poche pour le lire à loisir, puis continua ses recherches.

Les folles pages sorties brûlantes, échevelées, incendiaires, du cerveau d'Alfred de Musset et de

RENÉE VIVIEN

1877-1909

POÉSIE

Renée Vivien fut le parangon de la libération sexuelle des femmes du début du xx^e siècle ; prosélyte des amours lesbiennes, elle rêvait d'être une nouvelle Sappho. Peu avant de mourir prématurément en 1909, elle fit un pèlerinage à Mytilène en compagnie de Natalie Clifford-Barney. La poésie féminine perdit l'une de ses toutes premières étoiles.

D.L.

Ondine

Ton rire est clair, ta caresse est profonde,
Tes froids baisers aiment le mal qu'ils font ;
Tes yeux sont bleus comme un lotus sur l'onde,
Et les lys d'eau sont moins purs que ton front.

Ta forme fuit, ta démarche est fluide,
Et tes cheveux sont de légers réseaux ;
Ta voix ruisselle ainsi qu'un flot perfide ;
Tes souples bras sont pareils aux roseaux,

Aux longs roseaux des fleuves, dont l'étreinte
Enlace, étouffe, étrangle savamment,
Au fond des flots, une agonie éteinte
Dans un nocturne évanouissement.

WILHELMINE SCHROEDER-DEVRIENT

1804-1860

MÉMOIRES D'UNE CHANTEUSE ALLEMANDE

Le livre majeur de la littérature érotique allemande, les Mémoires d'une Chanteuse allemande, a été attribué à une célèbre cantatrice du XIX^e siècle, Wilhelmine Schroeder-Devrient, qui défraya la chronique par ses mœurs dissolues et ses très nombreux amants et amantes.

Dans sa version originale, ce roman épistolaire en deux volumes fut publié pour la première partie en 1868, soit huit ans après la mort de la chanteuse lyrique, et pour la seconde partie en 1875. Guillaume Apollinaire découvrit ces deux ouvrages lors d'un voyage à Strasbourg et fut si enthousiasmé par sa lecture qu'il décida d'éditer le texte. C'est ainsi que parurent en France deux éditions en 1913, l'une, édulcorée, aux « Maîtres de l'Amour », collection que dirigeait Apollinaire, et l'autre, clandestine, antidatée en 1911, publiée également par Guillaume Apollinaire qui avait assuré la traduction du livre avec l'aide de Blaise Cendrars. Les préfaces des différentes éditions sont reproduites, et Guillaume Apollinaire, qui signa la

préface à l'édition clandestine « Dr H. E. », semble persuadé que l'auteur est bien une femme.

Dans ses premières lettres, la narratrice conte son éducation sexuelle. À quatorze ans, cachée derrière la porte d'une alcôve dans la chambre de ses parents, elle assiste à leurs ébats passionnés et découvre ainsi l'amour conjugal : elle se confie à sa jeune gouvernante suisse, Marguerite, qui l'initiera au saphisme et lui donnera ses premières leçons d'amour tant littéraires (elle lui fera lire Félicia ou mes fredaines, le chef-d'œuvre d'Andrea de Nerciat) que charnelles : elle va perdre sa virginité avec le godemiché favori de Marguerite. Enfin, à Vienne où elle fait ses études de chant, elle achève son éducation sexuelle avec son accompagnateur, le pianiste Franzl, et la femme d'un banquier viennois, Roudolphine et son amant, un prince italien. Parallèlement, elle mène une carrière lyrique toujours à Vienne, et après un an passé au théâtre de la Kaerntner-Tor, elle part pour Francfort. Les dernières lettres de Wilhelmine Schroeder-Devrient, qui constituent le second volume, narrent sa vie sexuelle de femme, d'autant qu'après avoir lu Nerciat, la chaude soprano a découvert Sade et perfectionné ses expériences. Tout y est, dans un crescendo déchaîné prenant pour cadre les plus grandes capitales d'Europe. C'est cette seconde partie que nous vous proposons dans cette anthologie où devait obligatoirement figurer ce qui reste l'un des chefs-d'œuvre de la littérature érotique.

D.L.

CHAPITRE II

ARPAD

Lorsque je revins à Vienne, les gens que j'y avais connus furent fort surpris de me trouver, au physique, si changée. J'étais convenue d'une rencontre avec ma mère qui fut témoin de mes succès à la scène. À notre première rencontre, dès qu'elle m'aperçut, elle s'exclama : « Ah, ma chère enfant, comme tu es embellie, comme tu as l'air fraîche et bien portante ! »

Je rencontrai un jour Roudolphine chez Dommayer à Hietzing. Elle me dévisagea avant de venir vers moi et me dit qu'elle ne m'avait d'abord pas reconnue. Elle aussi avait changé, mais pas à son avantage ; elle était obligée de remplacer le rose de ses joues par du fard, mais ne réussissait pas à masquer le cerne bleuâtre de ses yeux ; on ne le voyait que trop.

« Serait-ce que, depuis ton départ de Vienne, tu as renoncé aux joies de l'amour ? me demanda-t-elle. C'est impossible ; qui a bu de cette ambrosie ne saurait s'en passer ensuite. Mais il y a des gens d'une santé inattaquable, que la jouissance amoureuse fortifie au lieu de les affaiblir ; peut-être en es-tu ! »

Je l'assurai, mais en vain, que pendant mes deux années d'absence de Vienne, j'avais mené une vie

très chaste et m'en trouvais d'autant mieux. Elle ne voulut pas me croire, et me répondit que c'était absurde.

« *Qui donc aurais-je pu trouver à Francfort, lui dis-je, de gros richards ? Ce sont de vrais antidotes de l'amour, ils ne comprennent rien à la galanterie ;* quant à me donner à un homme qui ne partage pas un tantinet mes sentiments, cela me paraîtrait indigne de mon sexe. Je ne connais rien de plus répugnant qu'une Messaline qui ne recherche que la volupté animale ! »

Sous son fard, Roudolphine rougit ; peut-être avais-je touché juste, quoique c'eût été sans le vouloir. Notre entretien fut bref.

J'aperçus alors deux messieurs distingués qui nous observaient attentivement avec leurs lorgnettes : l'un d'eux salua mon amie d'antan, sur quoi je m'éloignai et me dirigeai vers une dame qui montait l'allée dans ma direction.

Pendant les quinze jours de mon séjour à Vienne, j'appris que Roudolphine y passait désormais pour l'une des femmes les plus dévergondées. Elle avait des amants par douzaines. Les deux messieurs que j'avais vus à Hietzing étaient du nombre ; c'étaient deux « attachés » de l'ambassade du Brésil, les plus grands *roués* de Vienne. Roudolphine me présenta même l'un d'eux, le comte d'A... Elle n'était plus jalouse, et cédait volontiers ses amants à chacune de ses amies. Elle-même me raconta qu'elle trouvait presque autant de satisfaction sensuelle à voir les autres jouir qu'à jouir elle-même. Elle me rappelait les scènes de la *Justine* de Sade où se passent des scènes de ce genre.

Par politesse, je devais une visite à Roudolphine ; je la trouvai seule, en début d'après-midi, vers trois heures et demie. Elle me montra une quantité de

photographies qu'elle avait récemment reçues de Paris.

Ce n'étaient que des scènes érotiques, des femmes et des hommes nus. Les plus intéressantes étaient celles concernant Madame Du Deffand qu'Alfred de Musset faisait « circuler » parmi ses amis.

Elles représentaient six scènes obscènes, montrant la célèbre femme de lettres avec, le plus souvent, d'autres femmes et des filles impubères qu'elle initie aux mystères de l'amour priapique ; l'une des photographies la montre s'accouplant avec un gorille géant, une autre, avec un chien de Terre-Neuve, la troisième, avec un étalon que deux filles nues tiennent en laisse ; elle-même est accroupie, montrant dans toute sa splendeur ses fesses et, par-dessous, une grotte de volupté qui doit être fort largement béante puisque l'étalon y fait pénétrer sans peine sa lance redoutable. J'ai peine à croire qu'une femme soit en mesure de supporter cela ; la douleur doit dominer, de beaucoup, la volupté.

Roudolphine me raconta alors dans quelles circonstances ces images prirent naissance. Peut-être ne le savez-vous pas ; c'est une histoire assez intéressante pour que je vous la raconte.

George Sand avait eu pendant de longues années une liaison avec Alfred de Musset ; ensemble, ils parcoururent l'Italie et vinrent à Rome. Il y eut là, entre eux, une terrible querelle, suivie d'une brouille totale. Musset, d'abord fort discret, épargna sa maîtresse. Mais elle agit autrement. Lorsqu'on l'interrogea sur les causes de la rupture, elle répandit la nouvelle qu'elle avait donné congé au poète en raison de sa déficience dans les tournois de l'amour, du fait qu'il était devenu complètement impuissant.

MARIE NIZET

1859-1922 (?)

POÉSIE

Avec Marie Nizet, le sexe entre en poésie. Robert Sabatier écrit qu'elle exprima un amour mystique, non sans une vive sensualité. Son œuvre, très courte, est aujourd'hui totalement méconnue ; c'est pourtant l'œuvre d'une femme libre qui exprime ses passions, ses fantasmes, ses douleurs.

D.L.

La Bouche

Ni sa pensée, en vol vers moi par tant de lieues,
Ni le rayon qui court sur son front de lumière,
Ni sa beauté de jeune dieu qui la première
Me tenta, ni ses yeux – ces deux caresses bleues ;

Ni son cou ni ses bras, ni rien de ce qu'on touche,
Ni rien de ce qu'on voit de lui ne vaut sa bouche
Où l'on meurt de plaisir et qui s'acharne à mordre,

Sa bouche de fraîcheur, de délices, de flamme,
Fleur de volupté, de luxure et de désordre,
Qui vous vide le cœur et vous boit jusqu'à l'âme...

RENÉE DUNAN

1892-1936

LES CAPRICES DU SEXE

Le roman de Louise Dormienne, Les Caprices du sexe ou Les Audaces érotiques de mademoiselle Louise de B..., publié clandestinement en 1928 par Maurice Duflou, a été attribué depuis à Renée Dunan, fille d'industriel qui consacra sa vie aux voyages et à l'écriture. Dans Les Livres de l'Enfer, Pascal Pia, qui la connut personnellement, précise dans sa notice concernant l'édition originale : « ... roman, dont l'auteur, dissimulé sous le pseudonyme de Louise Dormienne, était une femme de lettres assez connue entre les deux guerres mondiales, Mme Renée Dunan. »

Née en 1892 en Avignon, elle débuta sa carrière de critique littéraire en 1919 et tint des chroniques dans de nombreuses revues dirigées par Henri Barbusse, Daniel Rops ou Victor Marguerite. Sa participation au mouvement dada l'amène à rencontrer André Breton, Philippe Soupault, Louis Aragon, Paul Éluard, Picabia et à écrire dans leurs revues. En collaborant au Disque vert, on pouvait trouver ses articles aux côtés de ceux

d'Antonin Artaud, Henri Michaux, Max Jacob, Albert Cohen, etc.

L'intensité, la violence et la force de la langue, la diversité du vocabulaire, la recherche littéraire dévoilent le véritable écrivain. Un style, une écriture et le parfum des années trente, voilà tout ce que l'on retrouve dans les ouvrages de Renée Dunan. On ne peut mieux cerner cette femme talentueuse et libre qu'en la citant : « Il faut oser dire n'importe quoi ! La morale est ailleurs que là où on l'imagine. »

D. L.

IV – LE DON DE SOI

Ah ! ce dîner ! Louise, vers minuit, en remontant dans sa chambre, les jambes lasses et le cœur gonflé, on ne savait de quel désir ou de quel regret, s'en sentait accablée encore. Il lui avait fallu, l'esprit plein de tant d'impressions neuves, de soucis et d'intentions, tantôt vagues et tantôt précis, garder l'attitude convenable à la fille d'un potentat de la finance recevant des amis et des confrères.

Ç'avait été une vraie torture. Le plus curieux consistait en ceci que Louise avait, ce soir-là, le teint plus animé que de coutume, les yeux plus brillants, le geste aussi plus flou et le sourire moins machinal, sans s'en douter. Et tout le monde s'en apercevait. Aussi, malgré la discrétion normale du milieu et la dignité un peu affectée de la plupart des convives, avait-on couvert la jeune fille de louanges qui la mettaient au supplice. Cela, qui la faisait rougir, ajoutait encore une animation neuve à son teint, de sorte que les regards ne la quittaient pas.

Dévêtue et prête à se coucher, Louise se remémorait les événements de la soirée. Assise sur son lit, une jambe relevée, le genou au menton, cette évocation lui faisait savourer un mélange de gaieté et d'ennui.

D'abord, pendant le dîner, où son visage était le point de mire de dix regards trop attentifs, elle tremblait sans cesse au fond de sa pensée que l'on devinât ses secrets, le spectacle de la soirée et son aventure avec Jacques de Laize. Lui s'efforçait

d'ailleurs à l'indifférence. Pourvu que nul ne soupçonnât ce qu'avait de complice cette fausse froideur ?... On avait parlé d'affaires, et des gens, qui ne tenaient aucun compte, à l'accoutumée, de la fille du marquis, s'étaient avisés de la questionner sur des sujets qui ne l'intéressaient point.

Louise ignorait qu'une jolie femme draine spontanément l'attention des mâles et que toutes ces questions inoffensives, voire absurdes, qu'on lui avait posées, fussent en somme des déclarations d'amour. Mais elle savait quelle gêne cela lui avait procuré ce soir, alors que la veille même elle en eût tiré mille satisfactions d'orgueil.

En quelques heures, aux yeux des gens, elle passait du rang d'adolescente incolore à celui de femme attirante. Et pourquoi donc tous ces gens n'avaient-ils pas soupçonné qu'une jeune fille ne devient femme qu'après certaines révélations ?

À chaque fois que cette idée lui était venue, durant les nombreux services du repas, elle avait senti le sang affluer à ses joues. Son regard questionnait alors sournoisement les voisins, pour quêter la preuve que cet émoi restait invisible... Las ! Partout des yeux fixés étaient appuyés sur Louise de Bescé, qui en souffrait à crier.

Après le dîner on s'était rendu au jardin d'hiver, parmi les plantes exotiques aux parfums délirants et les palmiers qui faisaient penser à quelque oasis... Une oasis fréquentée par des gens qui, en deux heures d'auto, sont à Paris, avenue du Bois de Boulogne, ou à la Bourse, ou chez leur maîtresse, avenue de Villiers ou rue de Courcelles.

Louise espérait s'isoler, pensant que maintenant les hommes parleraient affaires entre eux et les femmes chiffons ou littérature.

Son désir fut déjoué. D'abord, près d'elle et sans la voir, dans un massif curieux, ménagé comme une chambre, la duchesse de Spligarsy était venue s'asseoir. C'était une juive de Chicago, née Séligman, qui avait apporté une dot de trente millions au duc de Spligarsy, gentilhomme international ayant des droits sur le trône de Hongrie et d'autres sur celui de Bohême, mais qui, au demeurant, vivait jusqu'à son mariage gueux comme Job, dans un hôtel meublé de la rue Fontaine. Nul n'ignorait que Julia de Spligarsy fût la maîtresse en titre de César-Zani-Claude-Georges Timo de Bescé, frère aîné de Louise. Depuis le mariage avec Zanipola Dandolo, en effet, les aînés de Bescé, outre le Timoléon abrégé, portaient le nom vénitien de Zani. Au titre de maîtresse d'un aîné chez les Bescé, Julia passait au rang de parente. Avec Louise, elles se nommaient donc ironiquement « belle-sœur ». Or, la juive était venue, se croyant bien seule, dans le massif feuillu, où, invisible, le fauteuil de Louise justement s'insérait.

Soudain, Zani de Bescé vint auprès de sa maîtresse. C'était un grand jeune homme très maigre et très beau, sauf déjà, à vingt-cinq ans, de profondes rides sur un front lourd. Il s'assit près de Julia Spligarsy. Tous deux conversèrent un instant, puis, Louise vit sa « belle-sœur » porter, comme la paysanne de l'après-midi, la main à la partie secrète du corps masculin. Elle l'introduisit dans la braguette et s'immobilisa. On voyait seulement les doigts soulever doucement l'étoffe.

Louise de Bescé regarda ce spectacle, qui complétait mondainement une documentation plus vulgaire. Évidemment, les gestes ici s'attestaient délicats et harmonieux, mais en somme n'était-ce pas la même chose qu'avec les rustauds ?

SIDONIE GABRIELLE COLETTE

1873-1954

L'INGÉNUË LIBERTINE (EXTRAIT)

« Colette a eu la libido et le talent nécessaires pour écrire des romans érotiques comme Nerciat. Elle n'en a rien fait, mais elle a été à l'extrême limite permise par l'édition de son temps.³ »

Celle qui a écrit « J'écoute, la tête sur ta poitrine, palpiter le vent, les flammes et ton cœur », cette « prêtresse païenne des instincts et des tempêtes de la chair⁴ » a laissé une grande œuvre très autobiographique et très libertine pour l'époque, mais n'a jamais écrit de livre réellement érotique.

« La fabrique » Willy oblige Colette à écrire Minne (1904) et les Égarements de Minne (1905). Après son divorce, elle reprend avec plus de concision ces deux petits textes en les réunissant : ce sera L'Ingénue libertine, ouvrage publié sous son nom en 1908.

D.L.

³ Alexandrian

⁴ René Varin

« Viens dans mon lit, Antoine ! » Elle lui a crié cela, cette nuit, avec une équité convaincue de prostituée qui n'a que son corps pour payer l'amour des hommes... Et le malheureux, éperdu que la récompense fût si près de la peine, s'était jeté dans les bras exaltés de Minne.

Il ne voulait que la tenir contre lui, d'abord. Il l'enlaçait du buste seulement, enivré aux larmes de la sentir si tiède et si parfumée, si menue, si flexible dans ses bras... Mais elle se rapprocha toute de lui, d'un sursaut de reins, et agrippa aux siens ses pieds lisses et froids. Faiblissant, il murmura « Non, non » en bombant le dos pour s'éloigner d'elle, mais une petite main téméraire le frôla et il fut d'un bond sur le lit, rejetant le drap...

Elle vit, comme elle l'avait vu tant de fois, noir au-dessus d'elle, faunesque et barbu, ce grand corps brun exhalant une odeur connue d'ambre et de bois brûlé... Mais, aujourd'hui, Antoine a mérité plus qu'elle ne saurait lui donner ! « Il faut qu'il m'ait bien, que cette nuit le comble, il faut que j'imite, pour lui donner la joie complète, le soupir et le cri de son propre plaisir... Je ferai « Ah ! Ah ! » comme Irène Chaulieu, en tâchant de penser à autre chose... »

Elle glissa hors de la chemise longue, tendit aux mains et aux lèvres d'Antoine les fruits tendres de sa gorge et renversa sur l'oreiller, passive, un pur sourire

Le livre, les auteures :

Auteures : Sappho, Héloïse, Marguerite de Navarre, Louise Labé, Thérèse d'Ávila, Mariana Alcoforado, Comtesse de Ségur, Marquise de Mannoury d'Ectot, Vicomtesse de Cœur-Brûlant, Renée Vivien, Wilhelmine Schroeder-Devrient, Marie Nizet, Renée Dunan, Louise Dormienne et Colette

Titre : LES LIBERTINES

Les plus belles œuvres
de la littérature érotique au féminin

De l'Antiquité à nos jours, les pages les plus osées jamais écrites par des femmes.

De Sappho, première poétesse érotique de l'Antiquité, aux *Mémoires d'une chanteuse allemande*, de Wilhelmine Schroeder-Devrient, chef-d'œuvre érotique du XIX^e siècle, des *Lettres d'Héloïse à Abélard*, osant traiter des « *enivrements de la volupté* » entre une abbesse et un chanoine, en plein Moyen Âge, jusqu'aux *Caprices du sexe*, de Renée Dunan, roman pornographique très cru, le premier à être écrit par une femme, cette anthologie coquine et savante vous propose quelques-unes des œuvres les plus sulfureuses jamais écrites par des femmes.

Vous y trouverez également plusieurs morceaux choisis surprenants : une lettre de sainte Thérèse d'Ávila, des sonnets de Louise Labé, des extraits de *L'Ingénue Libertine*, de Colette, ainsi que du *Général Dourakine*, de la comtesse de Ségur...

Collection Bibliothèque libertine.

Éditeur : Dominique Leroy

<http://dominiqueleroy.izibookstore.com/>

ISBN (Multiformat) : 978-2-86688-817-6

*Dans la collection l'Enfer de la Bibliothèque nationale de France,
chez le même éditeur :*

Ernest Baroche
L'ÉCOLE DES BICHES

Jean-Baptiste de Boyer d'Argens
THÉRÈSE PHILOSOPHE

Restif de La Bretonne
L'ANTI-JUSTINE ou les délices de l'amour

John Cleland
MÉMOIRES DE FANNY HILL

Vicomtesse de Cœur-Brûlant [Marquise de Mannoury d'Ectot]
LES COUSINES DE LA COLONELLE

Louise Dormienne [Renée Dunan]
LES CAPRICES DU SEXE

Alexandre Dumas
LE ROMAN DE VIOLETTE

Miss Clary F
PETITES ALLIÉES

Ernest Feydeau
SOUVENIRS D'UNE COCODETTE

Théophile Gautier
OBSCENIA ou Lettres à la Présidente

Guy de Maupassant
À LA FEUILLE DE ROSE

Mirabeau
HIC ET HEC ou l'art de varier les plaisirs

LE RIDEAU LEVÉ ou l'éducation de Laure

Alfred de Musset

GAMIANI ou deux nuits d'excès

Andréa de Nerciat

LE DOCTORAT IMPROMPTU

Donatien-Alphonse-François de Sade

LES 120 JOURNÉES DE SODOME

Claude Seignolle

SEXIE ou l'Éloge de la nymphomanie

Wilhelmine Schroeder-Devrient

MÉMOIRES D'UNE CHANTEUSE ALLEMANDE

Spaddy [Renée Dunan]


**COLETTE OU LES AMUSEMENTS DE BON TON
DÉVERGONDAGES**

Paul Verlaine

ŒUVRES LIBRES

Oscar Wilde

TELENY



Sappho, Héloïse,
Marguerite de Navarre,
Louise Labé, la comtesse de Ségur,
la marquise de Mannoury d'Ectot,
Renée Vivien, Wilhelmine Schroeder-Devrient,
Colette, Renée Dunan, Marie Nizet...
Les maîtresses de la littérature érotique
et amoureuse à travers les siècles.

Bibliothèque libertine